

Paris au fil du temps : métamorphoses

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paris au fil du temps



Annette Vaillant

Métamorphoses

Subjuguée par le fil à plomb de Le Corbusier, la société «bon genre» des années vingt modernisait les appartements en livrant la guerre aux moulires postiches et aux pâtisseries du plafond. Ce fut alors le triomphe de la ligne droite, des surfaces lisses, des rideaux nets. Et d'ironiser sur l'architecture compliquée de l'Opéra que la génération actuelle déclare sublime. L'impératrice Eugénie examinant les projets de cet édifice nouveau avait posé la question à Charles Garnier: «Qu'est-ce que ce style, monsieur l'architecte? Ce n'est pas un style, ce n'est ni du grec, ni du Louis XIV, ni du Louis XVI...» «Non, Majesté, ces styles-là ont fait leur temps: c'est du Napoléon III, et vous vous plaignez...» Au début du XIX^e siècle, Paris est une ville-musée, en bien des endroits endolorie, une Belle au bois dormant qui va s'éveiller et qui s'étire, du faubourg Saint-Antoine et du Cours de Vincennes, tracés depuis le Moyen Âge, jusqu'à notre place de la Concorde – place Louis XV, merveille toujours intacte de Jacques-Ange Gabriel et au milieu de laquelle s'est dressé, avant l'Obélisque, l'échafaud de la Terreur. Passée la rue Royale, exception faite des nobles hôtels du faubourg Saint-Honoré et du Roule, on se trouve à la campagne et les Champs-Élysées demeurent un coupe-gorge. C'est Louis-Philippe, roi des Français, qui inaugurerait en 1838 l'Arc de Triomphe aux avenues en étoile. Il y fait installer quatre groupes sculptés à la gloire de la Révolution et de l'Empire. Le plus célèbre, connu de tous, est «Le Départ des Volontaires», de Rude, que l'on a pris l'habitude d'appeler «La Marseillaise». Cette entraînante au glaive tendu, à la bouche ouverte, fait face, dans le lointain, à l'Arc de Triomphe du Carrousel au sommet duquel Napoléon avait juché

les chevaux d'or de Saint-Marc à Venise, morceaux choisis du butin de la campagne d'Italie.

*Paris au XIX^e siècle*¹, «Ça se lit comme un roman», m'avait-on dit de cet ouvrage remarquable, vivant et vrai dans chaque détail. L'auteur, Marc Gaillard, spécialiste des vieilles pierres et aussi bien des techniques modernes de construction, réfute les idées reçues, s'insurge contre le vandalisme mais applaudit aux transformations heureuses. Et l'on apprend beaucoup de choses en suivant – illustrations et textes bien accordés – son itinéraire. Nous qui, en 1983, poussons parfois des soupirs nostalgiques sur les charmes incontrôlables du passé, nous ne saurions vivre dans le Paris de Balzac aux rues sans trottoirs, aux chaussées sans pavés qui charriaient des fleuves de boue par temps de pluie. Rastignac descendant à pied des hauteurs du Père-Lachaise d'où il vient de lancer son défi à la capitale: «A nous deux maintenant!» doit s'arrêter en chemin pour faire décrocher ses bottes et broser ses vêtements s'il veut se montrer présentable chez Madame de Nucingen à la Chaussée-d'Antin. Haussmann n'était pas encore passé par là, lui qui, avec ses grands travaux meurtriers mais raisonnables, va sacrifier le pittoresque malsain des vieux quartiers. Préfet anobli par Napoléon III, le baron Haussmann édifiera la laideur d'usage en bâtissant le fief d'une bourgeoisie orgueilleuse au luxe sévère: la Plaine Monceau. Becs de gaz², vespasiennes et fontaines Wallace vont y fleurir le long de boulevards monotones. Dictateur à l'urbanisme en redingote, envié, haï, calomnié³, Haussmann, moins solide que ses immeubles à boiseries chocolat et salles à manger Renaissance, sera déboulonné. Rendons-lui justice en n'oubliant pas qu'il planta 90 000 arbres dans les rues de Paris. C'est un de ses prédécesseurs, Chabrol de Volvic, qui, aux dernières années de la Restauration, avait pris l'initiative de la signalisation des rues de Paris, avec des plaques émaillées azur aux lettres blanches. Depuis, elles se sont perpétuées, multipliées, et je rêvais souvent, en exil dans une autre capitale, à ces petites plaques bleues au coin des rues de Paris, mon village.

A.V.

¹ Par Marc Gaillard. Fernand Nathan, édit.

² En 1830, cinq cents lanternes seulement éclairaient Paris. Les nuits de pleine lune, on n'en allumait que la moitié.

³ On publiera *Les Comptes fantastiques d'Haussmann*, violent opuscule qui fait état d'un emprunt de 848 millions or consécutif à sa gestion.

Le géranium, un phénomène de société

Des pompons sur nos balcons

Ils se nomment *Rhapsodie*, *Balcon Impérial*, *Ville de Paris*, *Santa Maria*, *Chérie*, *Rigi*, *Martha*, *Innocence*. Ils mettent du rouge aux joues des façades et du carmin dans les vasques fleuries, saupoudrent d'étoiles roses les terrasses et de pompons blancs les balcons. Ce sont les *Pelargoniums* de l'été. En terme populaire: les géraniums!

Plus qu'une fleur, davantage qu'un accessoire ornemental, ils représentent une véritable institution sociale. Choisis, choyés, dorlotés par leurs propriétaires, quels que soient leur âge, leur condition sociale et leur habitat, la place dont ils disposent et l'ensoleillement qu'ils peuvent offrir à leurs protégés à pétales.

De la poésie à la réalité culturelle, il y a pourtant une distance respectable. Qui va croissant au fur et à mesure que les laboratoires de recherche expérimentale découvrent et apprivoisent de nouveaux procédés de reproduction. Le profane n'en a cure. Pourtant, entre le bouturage artisanal traditionnel et les méthodes scientifiques de multipli-

